

L'invention d'un massif : Les Écrins

Nous avons fêté le 25 juin dernier le 150^e anniversaire de la première ascension de la Barre des Écrins, mais ce fut l'ascension d'un sommet qui n'existait pas encore puisqu'aucun des touristes ou des habitants alentour ne l'appelait encore sous ce nom. On parlait alors sans trop savoir d'une « **montagne d'Oursine** », d'un « **Pic d'Arsines ou des Écrins** » situé quelque part dans ce que l'on nommait plus communément le « **Grand-Pelvoux** ». Effectivement le cœur du massif est resté longtemps une *terra incognita*. Enfin, une terre inconnue ou méconnue par les gens cultivés parce que peu décrite et peu visitée par les touristes, mais une terre aux vallées habitées et exploitées depuis très longtemps et souvent à plus haute altitude qu'aujourd'hui. Remarquons que les Écrins n'étaient pas le seul massif à être méconnu. En 1860 un géographe comme Élisée Reclus croyait dur comme fer à l'existence d'un sommet de 4045 m d'altitude au Col de l'Iseran avant que les Anglais viennent là-bas aussi faire le ménage.

C'est donc la découverte du massif des Écrins que nous allons effectuer avec, dans l'ordre, les cartographes militaires et civils, les premiers explorateurs aux motivations scientifiques, les premiers voyageurs – qui deviendront des touristes en 1840¹ puis des alpinistes –, et bien sûr avec les habitants. On verra l'évolution des représentations, des cartes et des noms de lieux pour aboutir à la Barre des Écrins et à la connaissance du massif concrétisée par la carte de l'État-major parue en 1866.

En une heure, l'approche en sera forcément plus factuelle et descriptive qu'analytique. Vous serez libres de percevoir l'évolution des « monts affreux » du XVII^e siècle aux « monts sublimes » à partir de la fin du XVIII^e siècle, avant le pragmatisme efficace des voyageurs anglais au milieu du XIX^e siècle. Je rappellerais en simplifiant que « les Alpes étaient craintes au Moyen Âge, reconnues par les humanistes de la Renaissance, puis délaissées pendant l'époque classique comme des lieux maudits »² avant « l'âge d'or alpin des Lumières »³.

Mais pour pouvoir bien suivre cette découverte du massif, il n'est peut-être pas inutile que je vous le présente tel qu'on le connaît aujourd'hui avec une grande précision et des noms un peu de partout.

Les débuts de la cartographie au XVII^e siècle

Au XVII^e siècle la cartographie encore balbutiante était très simpliste concernant les montagnes. Les cartes imprimées de Jean de Beins (1577-1651) parues en 1617 et 1622 en sont les plus représentatives. Celui-ci, ingénieur et géographe du roi, est venu sur le terrain et a visité les vallées entre 1604 et 1609. Mais sa carte, et toutes les suivantes qui la reprendront, se limitent aux lieux habités abondamment cités et à l'hydrographie et apportent peu d'informations pour notre sujet.

Son successeur Nicolas Sanson (1600-1667), géographe ordinaire du roi, améliore la représentation des massifs dans sa carte de 1652 qui servira de base à beaucoup d'éditions post-mortem jusqu'au début du XVIII^e siècle. Une de celle-ci publiée par Hubert Jaillot en 1692 donne, probablement pour la première fois, un nom au massif : le **Mont Produissen** et mérite qu'on s'y arrête⁴.

[...]

À quoi correspond ce **Mont Produissen** dont les apparitions ne dépasseront pas les cartes issues de la carte Sanson/Jaillot de 1692 ? Les références manquent pour l'expliquer ; on peut juste faire remarquer que la montagne est considérée comme source et origine des eaux dans certains mythes populaires et que la fonction château d'eau du massif avait été bien perçue. Mais en disant cela, on s'avance peut-être déjà trop ! Alors qu'il suffit peut-être de le rapprocher de l'adjectif « uissan » relatif à l'Oisans.

Mentionné sur les cartes de *Tillemon*, 1692, *Sanson*, 1692, *de Fer*, 1693

La cartographie militaire et civile au XVIII^e siècle

La cartographie militaire : La Blottière, de Bourcet, d'Arçon

Les conflits avec la Savoie en 1692, puis en 1703 avaient montré la vulnérabilité du pays et la nécessité d'une bonne connaissance de la topographie du terrain que les cartes disponibles ne permettaient pas. Vauban institua en 1696 « les Ingénieurs des camps et armées » qui devint vite le « Corps des ingénieurs-géographes militaires » avec l'objectif de dresser de nouvelles cartes selon des procédés géométriques plus rigoureux. En 1713 est signé le traité d'Utrecht qui aura un impact majeur sur le Briançonnais. Les escartons d'outremonts – d'Oulx, de Pragelas, du Val Cluson et de Château-Dauphin – sont cédés à la Savoie, faisant de Briançon une ville frontière, isolée de Grenoble par le massif des Écrins.

De 1709 à 1712, l'ingénieur ordinaire du Roi, La Blottière, né en 1673, mort maréchal de camp à Montpellier en 1739, fit, une série de reconnaissances dans le massif. Ses mémoires décrivent, pour la première fois, le passage de cols à l'intérieur du massif. Notamment, le passage, de Vallouise à la Bérarde, par le **Col de la Grand-Sagne**, identifié au **Col de Coste Rouge** par Paul Guillemain⁵. Cet itinéraire est également mentionné sur sa *Carte des frontières de Piémont et de Savoye* où figurent aussi la « **montagne de Lallefroide** » au sud d'un « **col de Lallefroide** »⁶ et un **col de Bonvoisin** à la place de l'actuel **Col du Sellar**. On commence ainsi à découvrir la toponymie interne du massif et l'existence de voies de communication entre les vallées. Mais la zone centrale reste simplement désignée par la jolie mention de « **Montagnes ou Les Neges ne Fondes jamais** » (1712).

Les opérations militaires reprirent sur les Alpes à partir de 1742-1743 avec la guerre de succession d'Autriche et à nouveau le besoin d'une cartographie détaillée se fit

sentir. En 1748, la paix revenue, le chef du service topographique de l'armée, Pierre Joseph de Bourcet, né en 1700 à Usseaux dans le Val Cluson, reçut la mission de lever, selon les méthodes scientifiques de triangulation et avec les ingénieurs géographes sous ses ordres, une carte détaillée du Comté de Nice, avec extension ultérieure au Dauphiné. Les relevés dans le Dauphiné furent effectués de 1749 à 1752. **En 1752**, il accompagna le marquis de Paulmy dans sa tournée d'inspection. Celui-ci rendit un mémoire très détaillé sur la Grande et la Petite Route de Grenoble à Briançon, respectivement par Gap et par le Lautaret, dans lequel on notera la curieuse désignation de « **la montagne abîmée de la Val Louise** », pour « montagne remplie d'abîmes », mais peu de renseignements sur l'intérieur du massif qui nous intéresse.

La carte du Dauphiné, dite « de Bourcet », au 1/86 400⁷, dressée par les ingénieurs-géographes dont le plus connu est Jean Villaret, fut achevée en 1754. Remarquable par sa qualité et sa précision, elle ne fut pas rendue publique au nom du secret-défense. Elle a été complétée par plusieurs mémoires établis par les ingénieurs-géographes, dont celui publié sous le nom du marquis de Pezay, en 1793 et réédité en 1894 par Henri Duhamel : *Noms, situation et détails des vallées de la France le long des grandes Alpes dans le Dauphiné et la Provence*. Malgré le titre très général, il est essentiellement consacré au Haut-Dauphiné et en donne une description topographique précise. Il est le premier à nommer **la Meije** (« **l'Aiguille du Midy** ») et **les Écrins** (« **Montagne d'Oursine** ») et à donner des descriptions précises, avec la toponymie, des vallées de la Bérarde et de Vallouise. Il mentionne les cols utilisés par les habitants pour passer d'une vallée à l'autre, même en hiver : « les habitants ont encore un autre usage pour communiquer pendant l'hiver d'une vallée à une autre. Ils attachent sous leurs pieds, à la manière des sauvages, des raquettes d'un pied de diamètre environ ; et quelle que soit l'épaisseur de la neige, cette espèce de chaussures empêche d'y enfoncer ; mais il n'est pas aisé de s'en servir sans habitude. »⁸ Le mémoire du marquis de Pezay est le complément écrit de la carte de Bourcet. **La carte et l'opuscule** sont les premiers documents indiquant la « **montagne du grand Pelvoux** », qui correspond à l'ensemble **Ailefroide-Pelvoux** d'aujourd'hui ; la « **montagne d'Oursine** », notre **Barre des Écrins**, au-dessus du « **vallon de la Pirade** » (pour **Pilate**) ; « **l'aiguille du midi** », autrement dit **la Meije**. L'oronymie est très riche : le **Pic Coolidge** est la « **Pointe des Verges** »⁹ ; le **vallon de Saint-Pierre** est le « **Vallon de Verjes** » ; le **vallon de Celse Nière** est celui de « **Sapenière** » ; la **Pointe des Arcas** est la « **Pointe de Prait** » (**il reste aujourd'hui** le **Col de Prait** juste sous le sommet) ; la **Tempe** est « **la Tempe** » ; la **Tête du Chéret** est la « **Pointe du Chiare** » ; le **Glacier du Chardon** occupe le « **Vallon de Clot Chatel** » ; le **Glacier de la Pilatte** est alors le « **Glacier la Condamina** » ; le **Col du Says** (prononcer [sajs]^{API} soit SĀYE-SS) est francisé en « **Sais** » ; la **Pointe de Pié Bérarde** figure sous le nom de « **pointe de Pébérat** » au-dessus du « **vallon de la Grande Ruine** ». Les minutes manuscrites au 1/28 800 fournissent également des précisions additionnelles, telles « **les deux pointes de Séléoux** » entre le **Col du Sélé** et l'**Ailefroide**¹⁰, mentionnées mais non nommées sur

la carte, qui correspondent aujourd'hui à la **Pointe du Sélé** et à la **Cime du Coin**. Les ingénieurs-géographes qui travaillaient avec de Bourcet avaient acquis, en 1754, une connaissance assez précise de la topographie et de la toponymie du cœur du massif, que l'on ne retrouvera pas avant les voyages des ascensionnistes anglais des années 1860 et notamment Francis Fox Tuckett qui parlera de « découverte » pour la distinction topographique du « **Grand Pelvoux** » et de la « **montagne d'Oursine** », qui lancera la conquête du sommet. Alors qu'en 1754, les militaires savaient... Il faudra attendre 1866 avec la sortie de la carte au 1/80 000^e pour disposer d'une carte aussi exacte et détaillée du massif que la carte de Bourcet, à laquelle manquaient surtout les altitudes, même relatives.

Le travail des ingénieurs-géographes dirigés par de Bourcet fut complété entre 1775 et 1779 par Le Michaud d'Arçon, qui réalisa une couverture plus large à l'aide de cartes manuscrites au 1/14 400 et au 1/28 800, toujours à usage strictement militaire. Pour notre sujet, « **les deux pointes de Séléoux** » sont positionnées sur la carte, le « **Grand Pelvoux** » occupe toujours la place de l'**Ailefroide**, mais désigne en fait tout l'ensemble **Ailefroide-Pelvoux** tel que vu de la Bérarde ; la « **Tête des Verges** » correspond à la **Pointe de la Grande Sagne** ; la « **Pointe des Verges** » est positionnée à l'emplacement de la « **montagne d'Oursine** »¹¹ dont le nom n'est pas mentionné et est qualifiée de « **Montagne la plus élevée du valon de S. Cristophe** ».

L'emplacement de la mention est trop décalé pour concerner le « **Grand Pelvoux** ». Autrement dit, les militaires savaient au moins depuis Bourcet (vers 1750) que le point culminant n'était pas le « **Grand Pelvoux** », mais un sommet distinct correspondant à la « **montagne d'Oursine** » sur les levés de la carte de Bourcet et nommé « **Tête des Verges** » sur la carte du Michaud d'Arçon. Pourtant la tradition continue à véhiculer l'idée fautive que ce serait le capitaine Durand qui l'aurait découvert en 1828.

Ainsi les ingénieurs-géographes militaires avaient réalisé des travaux remarquables, mais faute de diffusion pour cause de secret-défense, ils sont restés largement ignorés, laissant le champ libre à la cartographie civile des Cassini, au moins jusqu'au début du XIX^e siècle, car ensuite la carte de Bourcet servit de référence aux voyageurs et touristes jusqu'à la sortie de la carte au 1/80 000 en 1866¹².

La cartographie civile : Delisle, les Cassini

Au début du XVIII^e siècle, la cartographie civile reposait sur des représentations archaïques et erronées, des copies de copies en complet décalage avec les progrès scientifiques appliquées à la cartographie sous l'impulsion de l'Académie des sciences fondée en 1666. Ainsi, les deux cartes du Dauphiné de Guillaume Delisle (1675-1726), dont **l'une est même rédigée** en latin avec les noms du Moyen Âge, tels **Vallis Puta** ! Guillaume Delisle, 1^{er} géographe du Roi, était pourtant membre de ladite Académie, mais sa production dauphinoise fait exception par rapport à l'ensemble de son œuvre.

En 1748, fut lancé, à la demande du Roi, un projet de cartographie civile de la France, sur une base géométrique. Le projet, piloté par l'Académie, fut mené à bien par la famille Cassini, principalement César-François Cassini de Thury (Cassini III) (1714-1784) et son fils Jean-Dominique Cassini (Cassini IV) (1748-1845), d'où son nom de « carte de Cassini » ou « carte de l'Académie ». Les levés de la feuille 151 de Briançon furent effectués de 1772 à 1777 et la feuille correspondante fut publiée en 1779. Elle est très complète pour les lieux habités, mais avec malheureusement trop d'approximations dans les toponymes ; elle est indigente pour la montagne, très en retrait par rapport aux cartes militaires. Sa contribution à la connaissance topographique du massif est faible¹³. Elle introduit même des erreurs qui perdureront longtemps comme dans les noms des cours d'eau en Vallouise, où la **Gyronde** résulte sur la carte de la confluence des deux cours d'eau arbitrairement nommés le **Gy** et la **Ronde**, alors que le nom **Gironde** (avec un I) ou **Gérendoine** s'appliquait indifféremment aux deux branches du cours d'eau¹⁴. Pire, le **Gy** est marqué « Gy R » (R pour Ruisseau), ce qui conduira au **Gyr**, en cassant la logique de l'addition que les cartographes rétabliront ultérieurement en adoptant **Onde** à la place de **Ronde**, selon « l'équation de la Gyronde » : GY+RONDE = GYR+ONDE ! La riche toponymie de la carte de Bourcet contraste avec la pauvreté et les approximations de celle de Cassini : la « **Combe de la Pirate** » (pour **Pilatte**) ; les « **Glacières du Giberney** » (pour **Gioberney**) à la place du **Glacier du Says** ; les « **Glacières du Gros Chadon** » au lieu du **Glacier de la Pilatte** (ou « **la Condamina** » sur la carte de Bourcet) ; le « **Col de Sayse** » (pour **Says**) permet bien de passer dans le Valgaudemar mais est positionné trop à l'est.

Cette feuille 151, avec ses imperfections, restera néanmoins la seule carte disponible de la région en l'absence de publication des cartes militaires.

Les voyages scientifiques à la fin du XVIII^e siècle

Avec le mouvement des Lumières la perception des montagnes évolue et les montagnes du Dauphiné apparaissent comme un gisement de connaissances à découvrir pour les naturalistes, qu'ils s'intéressent à la flore, à la faune, à la minéralogie ou à la géologie. Plusieurs d'entre eux vont ainsi entreprendre des voyages dans le massif pour en découvrir les richesses naturelles.

En 1775 et 1776, Jean Étienne Guettard se rendit en Oisans, à la demande du gouvernement, dans le cadre de ses recherches sur la minéralogie. Cette exploration est relatée dans son ouvrage *Mémoires sur la Minéralogie du Dauphiné*.

En 1785, Lefèvre d'Hellancourt, ingénieur des mines, décrit son parcours de la petite route de Briançon le long de la Romanche jusqu'à la Plaine d'Oisans¹⁵ avec l'œil du minéralogiste et du géologue¹⁶.

En 1783, le chevalier Robert de Lamanon remonte la vallée du Drac, dans le Champsaur, à la recherche du volcan à l'origine des roches volcaniques qu'il a cru identifier dans le lit du torrent. Il remonte ainsi la vallée jusqu'à Champoléon, puis le vallon du Tourond, et identifie le cratère au cirque de la Muande, et le volcan au **Puy des Pourroys**, pour lequel il adopte un nom de son versant est « **montagne de Drouveire** ». C'était assez bien vu, car même si évidemment il n'y a pas de volcan au sens où on l'entend habituellement, le Puy des Pourroys comporte un empilement, qui se prolonge dans le cirque de la Muande, de coulées de spilites, issues de basalte ayant subi un métamorphisme hydrothermal. Lamanon aurait aussi pu continuer en direction de l'Aiguille Fourchée au-dessus du cirque de Crupillouse où un dyke est repérable, c'est-à-dire une des cheminées fissurales par lesquelles se sont épanchées les laves triasiques. Dans son exploration, il a poursuivi jusqu'au sommet du **Vieux Chaillol**, « la plus grande élévation où l'on soit parvenu jusqu'à aujourd'hui en Europe », (22 septembre 1783)¹⁷. Il est suivi quelques semaines plus tard par trois autres naturalistes régionaux, dont Dominique Villars, venus vérifier l'hypothèse, pour ensuite la réfuter, en niant la nature volcanique des roches, ... pourtant bien réelle !

Dominique Villars

En 1786, le botaniste Dominique Villars, originaire du Champsaur, où il avait déjà réalisé l'ascension du Vieux Chaillol en 1781, fut l'un des premiers scientifiques à se rendre à la Bérarde au cœur du massif¹⁸. En préambule au récit qu'il en fit¹⁹, il justifie l'utilité de ces voyages scientifiques bien dans l'esprit de leur temps : « L'homme, naturellement curieux, ne peut s'instruire que par sa propre expérience ou par celle de ses semblables. Un des meilleurs moyens pour accélérer ses progrès dans les sciences, ce sont les voyages : leur utilité ne fut jamais un problème mais elle est aujourd'hui démontrée par des succès non équivoques. Parcourir différents pays, exercer ses regards et ses réflexions sur leurs productions, sur les mœurs des différents peuples, c'est offrir au philosophe une marche digne de son ambition et au cœur humain la véritable route de l'expérience et du bonheur. Sans les voyages, l'histoire naturelle serait esclave de l'ignorance et de la superstition. De nos jours la Suisse doit sa célébrité aux voyageurs de toutes les nations qui l'ont parcourue ; et le progrès des sciences et des arts utiles ne paraît retardé dans le Dauphiné que par le défaut de moyens de comparaison que les voyageurs seuls auraient pu nous procurer. La lenteur avec laquelle les sciences sont parvenues à un certain degré d'élévation, les traits languissants que l'histoire nous en a conservés, nous font désirer ardemment des moyens plus propres à les accélérer. » Et il poursuit avec une pointe de jalousie : « L'anglais, rival fier et opulent, n'a souvent senti l'utilité des voyages qu'après les avoir entrepris et en avoir ignoré les motifs. Forcé par sa frêle santé ou par la dureté de son climat de chercher parmi nous un air plus salubre et plus doux, voyageant enfin pour oublier ses maux, il nous a souvent ravi le germe des connaissances les plus précieuses. »

Le récit de son parcours jusqu'au Col du Says présente l'environnement des hameaux, les cultures et les habitants. Ainsi : « Le pays de la Bérarde est sain : il ne s'y présente ni goîtres, ni écrouelles, ni crétiens. » Son commentaire sur le Carrelet est intéressant car il y relève « dix à douze mazures, autant de traces d'anciennes granges habitables probablement en été ». Il mentionne le « **glacier de Jubernay** » et le « **glacier de Bavargeat** » à la place respectivement des **glaciers de la Pilatte** et du **Says**, qui à cette époque confluaient et remplissaient la vallée. Aujourd'hui les noms, **Glacier du Gioberney** et **Glacier de Boverjat**, sont ceux de glaciers secondaires en marge des grands glaciers précédents, qui eux-mêmes se sont séparés et ont considérablement régressé. Bien que face à la « **montagne d'Oursine** » et au « **Grand Pelvoux** », il n'en dit rien. La haute montagne garde ses distances et ses secrets et n'attire toujours pas, même le regard.

L'altitude du point culminant au début du XIX^e siècle

L'altitude du point culminant du massif, fut en fait mesurer deux fois à quelques années d'intervalle dans le cadre de deux projets distincts, l'un civil et international, l'autre militaire. On connaît bien la campagne de levés du capitaine Durand et son ascension du Mont Pelvoux, on connaît moins le projet de mesure du plus grand arc possible du 45^e parallèle ou *parallèle moyen*, qui passe près de Bordeaux, Turin et Venise et qui traverse le massif des Écrins dans le secteur de la Meije²⁰.

Après la mesure de la méridienne achevée en 1798, le Dépôt de la guerre avait reçu l'ordre de mesurer une perpendiculaire dirigée du Golfe de Gascogne vers les Alpes. En Italie, les ingénieurs-géographes français avaient achevé en 1811 la triangulation dans le sens d'un même parallèle de la Vénétie à Turin. En 1818, ils avaient aussi fait de même entre l'embouchure de la Gironde et la frontière avec la Savoie. Restaient à rattacher les deux chaînes de triangles dans le royaume Sarde. Ce qui fut fait suite à une convention signée à Turin le 27 juillet 1821 entre la France, l'Autriche et le royaume de Piémont-Sardaigne. De part et d'autre de la frontière, dix-huit points d'observation – **dont le Mont Thabor** – furent retenus, formant les sommets de seize grands triangles. Les travaux dirigés par les deux astronomes piémontais Jean Antoine Plana, élève de Lagrange à l'École polytechnique, et Francesco Carlini, furent publiés en français à Milan en 1825 et 1827, et l'un des résultats annexes en fut la mesure de l'altitude du point culminant du massif alors identifié au Grand Pelvoux qu'ils situèrent à 4100 m au-dessus du niveau de la mer.

Ludwig Von Welden qui supervisait l'étude topographique pour le compte de l'Autriche donna de son côté l'altitude de 13 442 pieds anglais ou 4097 mètres²¹.

En 1823, le capitaine Durand est « chargé des opérations géodésiques relatives à l'exécution de la carte de France » au 1/80 000^e, dite « carte de l'État-major ». Pour ce faire, il installe un maillage de signaux sur différents sommets dont le Pelvoux dont il réalise l'ascension en 1828 et où il retourne en 1830. Il installe une grosse

pyramide de pierres sur la pointe est, qui porte aujourd'hui son nom. Il entre ainsi, sans le vouloir, dans l'histoire de la découverte du massif en établissant les altitudes des différents sommets et notamment celle d'une autre cime plus élevée située à quelques trois kilomètres, au nord-ouest, c'est-à-dire en direction de la Bérarde dont il mesure précisément l'altitude à 4105,1 mètres ou 13 468 pieds anglais²² pour la « **Pointe des Arsines dite des Écrins** »²³.

La cartographie par les officiers géographes au XIX^e siècle

Pour mémoire (conférences dédiées).

Les voyages scientifiques dans la première moitié du XIX^e siècle

Élie de Beaumont

Dans le cadre de l'établissement de la carte géologique de France, l'ingénieur en chef des mines, Élie de Beaumont visite l'Oisans vers 1827 et à nouveau en 1830. Il relate ce dernier voyage et donne une description géologique des « **montagnes de l'Oisans** » dans un article paru dans les Annales des mines en 1834²⁴. En bon scientifique, il commence par définir le champ géographique de son étude et donc à le nommer. Et là, tout en reconnaissant que « le nom *Oisans* s'applique spécialement à l'ensemble des versans de montagnes dont les eaux affluent dans la Romanche, au-dessus de Vizille »²⁵, il l'étend à tout le massif montagneux situé entre les vallées de la Romanche, de la Durance et du Drac. [Ainsi donc, après avoir longtemps pourfendu tous ceux qui parlaient de « massif de l'Oisans » et avoir à peu près convaincu les rédactions de 'Montagnes magazine' et de 'Alpes magazine' que la Vallouise n'était pas en Oisans mais en Briançonnais, on tient enfin le coupable !] C'est le Parc national des Écrins qui a fini par fédérer tout le monde autour du nom de « **massif des Écrins** », au détriment de « **massif de l'Oisans** », de « **massif du Pelvoux** » ou des « **Alpes du Dauphiné** »²⁶. On verra que ce dernier nom a été très utilisé au cours du XIX^e siècle, par les anglais notamment ; « **massif du Pelvoux** » avait la légitimité de la désignation ancienne de « **Grand Pelvoux** » pour tout le cœur du massif, mais « **montagnes de l'Oisans** » ou « **massif de l'Oisans** », malgré l'élargissement cautionné par l'autorité d'Élie de Beaumont, n'avait pas de justification. Comme il le dit lui-même, l'Oisans n'est pas un massif, mais son contraire, c'est un bassin hydrographique recouvrant partiellement plusieurs massifs : massif du Taillefer et massif de Belledonne à l'ouest, massif des Grandes Rousses au nord et massif des Écrins à l'est et au sud !

Il donne ensuite une description du massif : « Sa cime la plus élevée, la **pointe des Arsines** ou **des Écrins**, qui forme le point culminant du **mont Pelvoux**, situé entre Val-Louise et Saint-Christophe, s'élève, d'après MM. Durand et Leclerc, [...], à 4105^m,1. C'est le point le plus élevé de France. »²⁷ Voici introduit à la suite de

Durand, la « **pointe des Arsines ou des Écrins** », en point culminant du **mont Pelvoux** !

Les descriptions détaillées qu'il donne du massif depuis le nord-ouest et le nord-est confirment que : la « **montagne d'Oursine** », dont il décrit la face nord telle qu'on la connaît, est distincte de la « **pointe des Arsines ou des Écrins** » ; cette dernière pointe fait bien partie du « **mont Pelvoux** » dont la description correspond au **Mont Pelvoux** actuel. Il décrit bien la « **pointe des Verges** » au sud de la « **montagne d'Oursine** » et entre les deux une pyramide aiguë, qualifiée d'« obélisque, à côté duquel ceux de Louqsor seraient à peine aperçus »²⁸ et qui correspond au **Fifre**. Il reprend aussi l'observation de Durand sur « une autre cime plus élevée située à environ 3 000^m, au nord-ouest, c'est-à-dire en direction de la Bérarde. Cette dernière qui s'élève à 4105^m,¹ est sans doute la même que MM. Carlini et Plana avaient mesurée sous le nom de **Grand-Pelvoux**, et à laquelle ils avaient trouvé 4100^m. de hauteur. Cette cime qui s'appelle la « **pointe des Arcines ou des Écrins** », peut en effet être considérée comme faisant partie du massif du **Grand-Pelvoux**, et comme en formant le point culminant »²⁹. Ce texte ambigu, sur lequel s'appuiera Whympfer en 1861, le conduira au sommet du Pelvoux et non des Écrins.

Le mémoire d'Élie de Beaumont, écrit en 1830 et publié en 1834, fixe ainsi l'état des lieux et des connaissances sur la topographie interne du massif jusqu'au début des années 1862. Ses observations faites à distance ne lui ont pas permis de considérer que la « cime située à environ 3 000^m de distance en direction de la Bérarde » et la « **montagne d'Oursine** » ne faisaient qu'un.

On perçoit aussi son influence à travers quelques expressions, ainsi sa comparaison avec les églises gothiques à propos de la vue du massif depuis les hauteurs de Guillestre sera plusieurs fois reprise³⁰.

James David Forbes

En 1839 et 1841, James D. Forbes, pas encore connu pour ses recherches en glaciologie, entreprit lui aussi de visiter les « high Alps of Dauphiné » attiré à la fois par leur structure géologique précédemment décrite par Élie de Beaumont³¹ et par le côté presque fantastique de ses vallons éloignés et peu peuplés sur lesquels **William Brockedon** avait attiré l'attention par ses gravures parues entre 1827 et 1829³². Il se rend à la Bérarde avec l'intention de rejoindre le Val Louise. Il est frappé par la vue de la « **Montagne d'Oursine** » aux alentours des Étages, « l'un des plus beaux paysages des Alpes » qu'il représente sur cette magnifique lithographie qui est probablement une des premières, sinon la première, représentation des Écrins. La traversée directe jusqu'au Val Louise paraissant impossible, ce sera par le « **Col de Sais** » et le « **Col du Celar** » dont Forbes et son guide Joseph Rodier feront les premières traversées touristiques. Contrairement à Dominique Villars, James Forbes est sensible au paysage depuis le « **Col de Sais** » et le décrit avec les noms de la carte de Bourcet, dont il vante la qualité : l'« **Aiguille du Midi de la Grave** », la

« **Montagne d'Oursine** », la « **Pointe des Verges** », le « **Mont Pelvoux** », le « **Mont des Agniaux** » par-delà le col. Il mentionne un passage praticable entre la Bérarde et Villar-d'Arène (par le **Col du Clot des Cavales**) et juge que le col en face d'eux pourrait être tenté pour passer dans le Val Louise (par le **Col de Coste Rouge** ou **Col de la Grande Sagne**). Après une rapide descente dans le « **Val de Gioubernez** », un coup d'œil à la « belle cascade », un passage au hameau du Clos, ils poursuivent jusqu'à la Chapelle, chef-lieu du Valgaudemar, écrit avec un O. Le lendemain la traversée du « **Col du Celar** » les conduit au « chef-lieu de la vallée, le pauvre village connu sous le nom imposant de la *Ville* de Val Louise » au confluent de la « **vallée d'Entraigues** » et du « **Val Louise** » lui-même, appelé « **Alefred** », qui s'étend jusqu'au pied du « **Grand Pelvoux** », dont le point culminant reste la « **Pointe des Arsines** ou **des Écrins** », à 4105 mètres ou 13, 468 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. « C'est la plus haute montagne entre le Mont Blanc et la Méditerranée, le Mont Iseran étant à 4045 m et le Mont Viso à seulement 3836 m. »

Le récit de ses voyages est publié en 1853. Sur le plan de la découverte du massif la contribution de Forbes est finalement assez faible, puisqu'il reprend soit les données de la carte de Bourcet soit les informations d'Élie de Beaumont. Néanmoins, ses descriptions des vallées et villages du Vénéon, du Valgaudemar et du Val Louise, et sa bienveillante attention portée aux habitants ont fait mouche, au point qu'il a pu être considéré comme « l'inventeur de l'Oisans »³³. Il ouvre ainsi la voie aux touristes anglais qui vont bientôt entreprendre une découverte systématique des cols et des sommets.

Les premiers voyageurs au XIX^e siècle

... ou les difficiles débuts du tourisme !

William Brockedon fait un peu figure de pionnier. Dans les années 1820, il parcourt les Alpes à plusieurs reprises et en représente les cols parcourus dans *Illustrations of the Passes of the Alps*³⁴, qualifié de « véritable encyclopédie illustrée des cols des Alpes »³⁵. L'ouvrage, publié en douze gravures entre 1827 et 1829, connut un grand succès, suivi de *Journal of Excursions in the Alps* en 1833. Sa contribution à la découverte du massif se résume à deux gravures représentant, **l'une**, Mont Dauphin et la haute vallée de la Durance, sur laquelle on repère facilement la Crête du Pelvoux, et, **l'autre**, la haute vallée de la Guisane sous le Col du Lautaret, qui compte parmi les premières représentations du massif. Il est le trait d'union entre le voyageur des Lumières et les premiers voyageurs et touristes anglais dans les Écrins³⁶.

Mais « au milieu du XIX^e siècle et même après, la liste des lieux à visiter dans les Alpes est limitée : quelques sites du Mont-Blanc, Grindelwald, et récemment Zermatt avec les vues sur le Cervin. Vanoise et Oisans demeurèrent longtemps inconnus »³⁷.

Au grand dam des locaux qui ne comprennent pas, comme Stendhal qui ne cache pas sa désillusion, comme l'uissan Roussillon et le briançonnais Albert qui demandent ce que la Suisse a de plus^{38,39}. Les paysages, chers aux romantiques, ne suffisaient pas.

Ce décalage conduisit les départements de l'Isère et des Hautes-Alpes à appeler à la publication de guides du voyageur pour promouvoir la destination. Le *Guide du voyageur dans l'Oisans* du docteur Roussillon et *l'Essai descriptif sur l'Oisans* d'Aristide Albert, parus tous deux en 1854, répondent à cet appel, sans beaucoup de résultats. Le premier se rattache encore aux visions anciennes des « monts affreux » et des « sublimes horreurs » tandis que le second ne pénètre tout simplement pas à l'intérieur du massif. C'est encore le livre de Forbes, édité en 1853, finalement plus touristique que les deux autres, qui aura le plus de succès, notamment auprès de ses compatriotes britanniques.

L'exploration alpine par les Anglais, à partir de 1855

Dès 1855, les voyageurs anglais viennent visiter le massif, qu'ils désignent unanimement comme les « **Alpes du Dauphiné** »⁴⁰, laissant de côté l'appellation de « **montagnes de l'Oisans** » introduite abusivement par Élie de Beaumont⁴¹.

Le propos ici n'est pas de mordre sur les conférences concernant l'histoire de l'alpinisme de mes collègues François Labande et Olivier Joseph, mais de montrer comment les Anglais ont contribué à la découverte du massif, en termes de topographie et de toponymie, avec toutefois pas mal de tâtonnements comme nous allons le voir.

R. C. Nichols : l'identification de l'Ailefroide

En 1855, Robert Cradock Nichols à l'occasion de sa traversée du « **Col de la Tempe** » de la Bérarde au « Val Louise » fournit d'intéressants commentaires sur la connaissance du cœur du massif dans la relation qu'il en fit dans *Peaks, Passes and Glaciers*⁴². Il cite la « **Montagne d'Oursine** », la « **Pointe des Verges** » et le « **Pelvoux** » pour le pic à droite qui domine le Carrelet, en s'étonnant de ce nom sur la carte de Bourcet⁴³. Plus loin, il confirme que Bourcet n'a pas distingué ce pic du **Pelvoux** *stricto sensu*, mais que Joseph Rodier l'appelle « **l'Aléfroide** », et qui semble bien pour Nichols plus haut que le **Pelvoux**, donc le point culminant du massif (bien qu'il soit à l'ouest et non au nord-ouest du **Pelvoux** comme relevé par le capitaine Durand)⁴⁴. En note, l'éditeur (1862) confirme la confusion déjà relevée : « Ce pic est appelé par les ingénieurs français la **Pointe des Arcines** ou **des Écrins**, mais j'ai retenu le nom de **l'Aléfroide**, puisque M Whympner appelle le sommet du **Pelvoux**, qu'il a gravi, la **Pointe des Arcines**. »⁴⁵ Joseph Rodier indique que le glacier qu'ils ont redescendu s'appelle le « **Glacier Noir** » et que « le plus petit glacier » qui le rejoint à son extrémité est le « **Glacier Blanc** »⁴⁶. Ils terminèrent leur journée au « **Serré** », le **Sarret**, où il y a toujours un excellent gîte !

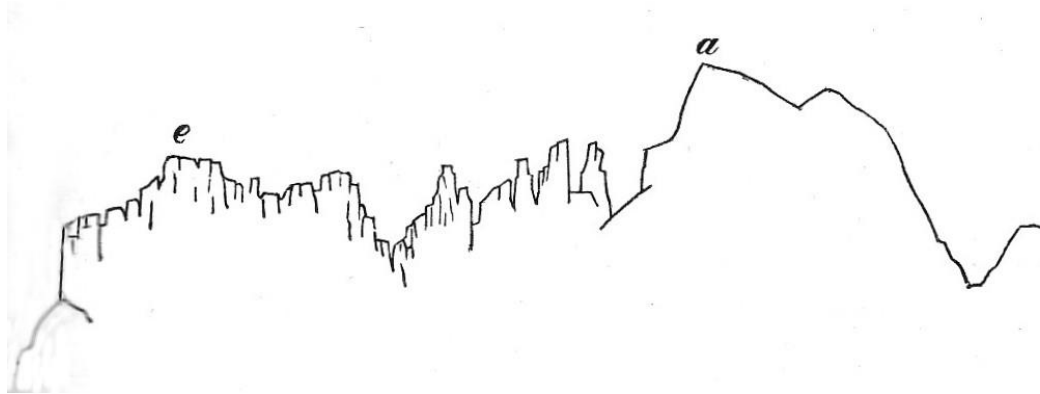
T. G. Bonney : l'Ailefroide est distincte du Pelvoux, invisible de la Bérarde

En 1860, Thomas George Bonney arrive à la Bérarde avec l'intention de gravir le Pelvoux, puisque la carte de Bourcet l'indique au-dessus de la Bérarde⁴⁷. Il monte

avec **Joseph Rodier** au « **Col de Sais** » pour mieux l'observer mais le guide est toujours aussi formel : il ne s'agit pas du **Pelvoux** que l'on ne peut voir de la Bérarde mais de « **l'Aléfroide** » ! **La conclusion s'imposait** : « [...] de sorte qu'à l'avenir personne n'aura besoin de venir à la Bérarde pour voir le Pelvoux. »⁴⁸

Edward Whymper

En 1861, Edward Whymper commence ses escalades dans les Alpes par la première ascension anglaise du Pelvoux⁴⁹.



Il arrive convaincu que la « **Pointe des Arcines ou des Écrins** » fait partie du Pelvoux, « connu dans ces vallées sous le nom de **Grand-Pelvoux**⁵⁰ » et en est le point culminant. En utilisant un croquis dessiné par Élie de Beaumont⁵¹, il affirme que le sommet 'e' appelé « **Montagne Sans Nom** », côté la Bessée, et « **l'Aléfroide** », côté la Bérarde, est en réalité la « **Pointe des Arcines ou des Écrins** », coté à 4105 m par les géomètres. Mais son croquis dans *Peaks, Passes, and Glaciers*⁵² positionne le « **Pic des Arcines** » à l'emplacement de la Pointe Puiseux. Bien sûr, lors de l'ascension, lorsque Whymper demanda au guide Semiond : « êtes-vous sûr que nous montons directement au **Pic des Arcines** ? », celui-ci fut tout étonné : « le **Pic des Arcines** ! Non ! Mais nous allons à la pyramide » qu'il avait aidé à construire⁵³.

Arrivé face à la pyramide, « où était donc le **Pic des Arcines** que nous devions voir ? Il n'était visible nulle part ! »⁵⁴ Heureusement leur progression le leur fit vite découvrir et à 2 heures moins le quart, « ils se serraient la main sur le plus haut sommet du **Pelvoux** vaincu – le vrai **Pic des Arcines**⁵⁵ », version *Peaks, Passes, and Glaciers* de 1862 ou « ils se serraient la main sur le plus haut sommet du **Pelvoux** vaincu⁵⁶ », version *Scrambles...* de 1871 : « le vrai **Pic des Arcines** » a disparu. Mais bien vite ils découvrent un pic inconnu semblant plus élevé : celui auquel Élie de Beaumont avait attribué 4105 m à quelques 3 000 mètres de distance de la pyramide. Mais au moins, ils ont « indiscutablement atteint le point culminant du **Pelvoux**, et en disant cela, il n'y a pas d'écart avec Élie de Beaumont qui mentionnait un sommet séparé et distinct »⁵⁷ !

Donc en 1861, Whymper s'enorgueillit d'avoir atteint le sommet du Pelvoux, qu'il persiste à appeler la « **Pointe des Arcines ou des Écrins** », distincte de la montagne

située en face, à laquelle il ne donne pas de nom : « nous ignorions complètement quelle était cette montagne, personne d'entre nous n'étant allé de l'autre côté. Nous nous imaginions que la Bérarde était dans l'abîme à nos pieds, mais elle était en réalité au-delà de l'autre montagne. »⁵⁸

Évidemment, il reviendra sur cette position dans *Scrambles...* et travestira les faits : « Notre découverte que le pic qui est maintenant appelé la **Pointe des Écrins** était une montagne distincte et séparée du **Mont Pelvoux** – et non son point le plus élevé – était une satisfaction, bien que plutôt de l'ordre de la déception. »⁵⁹

Oubliant le croquis emprunté à Élie de Beaumont avec le sommet 'e' appelé « **Montagne Sans Nom** », côté la Bessée, il ajoutera : « En redescendant à la Bessée, nous confondîmes à tort ce pic (la **Pointe des Écrins**) avec celui que l'on voit à la gauche du **Pelvoux**. Ces deux montagnes se ressemblent beaucoup, et cette méprise n'est peut-être pas sans excuses. [...], il ne porte aucun nom ; nous l'appelâmes le **Pic-Sans-Nom**, et ce nom a été adopté. »⁶⁰ Le bout de phrase final « ce nom a été adopté » ne figure pas dans la version française, comme si on lui en contestait déjà silencieusement la paternité.

Nichols, Bonney et Whymper firent une synthèse de leurs observations qu'ils rajoutèrent sur un fonds de carte de Bourcet : la « **montagne d'Oursine** » est toujours là, le **Mont Pelvoux** prend sa place définitive, **l'Ailefroide** et le **Pic-Sans-Nom** semblent confondus ; en revanche, la « **Pointe des Arcines ou des Écrins** » est absente, mais on sait que pour Whymper, c'était encore le plus haut sommet du **Pelvoux** : « the loftiest summit of the conquered **Pelvoux** – the true **Pic des Arcines** »⁶¹. Cette carte fixe l'état des connaissances de la topographie du massif avant l'année 1862 qui sera déterminante.

Francis Fox Tuckett : « le débrouilleur des Écrins »

Avec l'appui de James Forbes et la recommandation d'Élie de Beaumont, Tuckett put se rendre au Dépôt de la Guerre en juillet 1862 où il rencontra les officiers géographes et put récupérer une copie de la « feuille Briançon » de la carte de l'État-Major en préparation au Dépôt de la Guerre. Il publia une synthèse des informations recueillies dans un article⁶² à la *Royal Geographical Society* au mois de décembre 1862, faisant de lui « le débrouilleur des Écrins »⁶³. Cette publication mettra fin aux tâtonnements de ses compatriotes, confondra les approximations et erreurs de Whymper et lancera l'assaut sur les Écrins en découvrant sa face nord.

D'entrée de jeu, il reprend Whymper à propos de son croquis de la vue du Pelvoux depuis les hauteurs au-dessus de Guillestre. Le sommet marqué « **l'Aléfroide** » n'était pas l'Ailefroide, mais l'un des sommets de la « **Crête du Pelvoux** » qui restera le **Pic Sans-Nom** ; **l'Ailefroide**, proprement dite, est située beaucoup plus loin à l'ouest. Il mesure l'altitude du Pelvoux à 3954 m lors de son ascension, avec théodolite et baromètres ; il confirme la suprématie des « **Écrins** » – simplement

nommés ainsi – avec respectivement 4103, 4083 et 3980 mètres pour chacun de ses trois sommets, au nord-ouest et situé à environ 4 000 m du Pelvoux ; **il repère le plateau** supérieur du Glacier Blanc, nommé « **l'Encula** ». Surtout, il affirme qu'il n'y a pas de sommet spécifique nommé « **Montagne d'Oursine** », ou plutôt que ce nom, celui de « **Pointe d'Arcines** » et celui de « **les Écrins** » désignent le même sommet immédiatement derrière et à l'est de la Bérarde. Il nomme le « **Col des Écrins** » et le « **Col du Sélé** » qu'il traverse. Son nom reste bien sûr attaché à l'abri Tuckett, remplacé ensuite par le Refuge Tuckett, utilisé lors de ses deux tentatives infructueuses aux Écrins⁶⁴.

T. G. Bonney et Whymper : « les Écrins vaincus »

En août 1862, Bonney et Matthews marcheront dans les traces de Tuckett avec une nouvelle tentative infructueuse aux Écrins et une nouvelle traversée du **Col du Sélé**⁶⁵. Mais c'est Whymper qui le 25 juin 1864 en compagnie de Moore, Walker, Croz et Almer, mettra un point final à la découverte des Écrins par les touristes anglais devenus alpinistes et une autre histoire commence, celle de la conquête des sommets, qui a fait l'objet d'autres conférences.

Le succès de la cordée de Whymper fut annoncé le 17 juillet dans la revue littéraire et touristique « Le Dauphiné » par Louise Drevet dans un article élogieux⁶⁶, mais dont une partie de l'intérêt réside dans les noms attribués au sommet : le « **Grand-Pelvoux** » pour les habitants de la Bérarde, la « **Pointe des Arsines** ou **des Oursines** », ou encore la « **Barre des Écrins** ». Il s'agit sans doute d'une des premières mentions écrites de ce nom pour les **Écrins**. Comme Louise Drevet n'a pas pu l'employer de but en blanc, on peut penser que ce nom commençait à se répandre.

En 1874, Georges Devin, à l'occasion de la quatrième ascension, cite : « **La Pointe des Écrins** ou **Barre des Écrins**, qu'on a aussi appelée **Pointe** ou **Barre des Arsines**, ou encore **Grand Pelvoux**. »⁶⁷ La « **Montagne d'Oursine** » est oubliée et la « **Pointe des Arsines** », comme le **Grand-Pelvoux** appartiennent déjà au passé.

L'approche locale

Aucune carte ne mentionnait auparavant la Barre des Écrins. Le cadastre napoléonien (1841) ne s'intéresse pas aux montagnes, entendre aux zones inexploitable, mais comporte quand même quelques indications : « **Sommet du Pelvoux** » ; « **Crête des Glaciers de la Veyra de Pervez ou Pelvoux** » qui désigne la crête qui suit les confins de la commune ; « **Derrière le Pelvoux** », à l'emplacement du Glacier Noir supérieur ; « **L'Encoula** » sur la moraine du Glacier Noir inférieur ; « **Crête de l'Encoula** » qui désigne la crête rocheuse qui prolonge les Écrins à l'est ; « **Derrière l'Encoula** » à l'emplacement du bassin supérieur du Glacier Blanc. Le nom de **Pervez, Pervoz** ou **Pelvoux** s'impose donc sur l'ensemble de tous les grands sommets du secteur. **Pelvoux** est un nom générique de la montagne, rattaché à la racine pré-indo-européenne *PAL, *PEL.

Plus bas, au-dessus du Pré de Madame Carle, on trouve : « **Ravin des Escrens ; Barres des Escrens ; Ravin de la Veyre** ». En patois, Francès⁶⁸ a relevé auprès de Pierre Engilberge, ancien guide patoisant : « *la Baro doou z Èscrens doou Myèy* » ; Camille Blanchard a lui aussi relevé « *lou Pelvo et li Escrens* » très présents de ce côté-ci de la montagne⁶⁹.

Localement, en occitan alpin, le mot « barre » ne signifie ni montagne, ni sommet, mais en zones cultivées « une bande de terre » et en zone rocheuse « une vire, une ... barre rocheuse »⁷⁰ ! Les « **Barres des Escrens** » désignent les vires ou les barres rocheuses qui se trouvent au-dessus du Pré de Madame Carle. La « *Baro doou Myèy* » est la « barre du milieu ».

Concernant le nom « **Escrens** », une vieille tradition tenace indique que les anciens allaient placer des coffres ou écrins sous les filets d'eau au pied des barres rocheuses pour y récolter de l'or. Encore faudrait-il qu'il y en eût ! La nature des rocheux ne s'y prête pas (après contact auprès de géologues), les « **Barres des Escrens** » sont formées de gneiss qui sont peu propices⁷¹ et encore moins dans le massif des Escreins au sud-est de Guillestre, qui est formé de roches marines, principalement des carbonates⁷². Il conviendrait quand même de tordre définitivement le cou à cette fantaisie qui revient encore régulièrement. C'est joli, ça fait rêver, mais c'est faux !

Escrens, Escrens – la prononciation est la même – ou **Écrins**, malgré *Mistral*, n'ont rien à voir avec un quelconque coffre. Ils sont à rattacher à l'ancien français CREN = **entaille** du verbe CRENER < gaulois *CRINĀRE = **entailler** [*DELFI*]. En clair, ils désignent des « arêtes vives », c'est-à-dire des « crêtes rocheuses entaillées »⁷³.

Le nom des barres rocheuses est monté par un procédé simple et classique lors des campagnes de relevés toponymiques effectués à l'occasion de l'établissement des cartes.

La carte au 1/80 000 de 1866

On arrive au bout de la découverte des Écrins avec la publication en 1866 de la feuille 189 au 1/80 000 de Briançon. **Ce fut l'aboutissement** d'un travail énorme (*objet d'autres conférences*) commencé à l'époque du capitaine Durand dans les années 1820 et qui donna lieu à des enquêtes toponymiques approfondies. Mais au lieu d'être un achèvement ce fut un nouveau départ pour des cartes de plus en plus précises, claires et détaillées : cartes civiles (Duhamel, Guillemin) ou militaires, dont l'exceptionnelle série au 1/20 000 ; des topoguides (Duhamel, Coolidge) ; **la monumentale** *Description géométrique détaillée des Alpes françaises* de Paul Helbronner (1934). Les mesures d'altitude sont de plus en plus précises, les Écrins ont perdu un mètre, le Dôme est passé au-dessus des 4000. Elles continuent, puisqu'on connaîtra bientôt les nouvelles altitudes de la Barre, du Pic Lory et du Dôme mesurées le 28 août 2014 par les géomètres-experts avec les dernières technologies.

-
- ¹ Thomas Balivet. *Histoire générale du tourisme*. L'Harmattan, 2005, p. 200.
- ² Yvette Veyret. *Les montagnes : discours et enjeux géographiques*. Paris, SEDES, 2001, p.11.
- ³ Paul Guichonnet (dir.). *Histoire et civilisation des Alpes*. Toulouse, Privat, 1980, t. 2, « Destins humains », p. 186, 193 et 198.
- ⁴ Nom mentionné également sur les cartes de Tillemon, 1692, de Fer, 1693.
- ⁵ Paul Guillemin. « Les voies anciennes des glaciers du Pelvoux ». Tiré à part de *l'Annuaire du Club alpin français*, 1886.
- ⁶ Dénommé dans la légende sous le n°62 « **col de la Grande-Sagne** autrement **Lallefroide** ». Cité par Paul Guillemin.
- ⁷ Une ligne pour cent toises, soit une échelle de 1/86 400^e (une toise vaut 864 lignes et une ligne correspond à un douzième du pouce du Roi. La ligne de l'Ancien Régime correspond à environ 2,256 mm et une toise à 1,949 m).
- ⁸ *Op. cit.*, 1894, p. 19.
- ⁹ Paul Guillemin fait correspondre la « **montagne d'Oursine** » avec **Roche Faurio** et la « **Pointe des Verges** » avec la **Barre des Écrins**. *Op. cit.*, p. 10.
- ¹⁰ Paul Cuillemin. *Op. cit.*, p. 9.
- ¹¹ La carte étant réalisée à partir des levés de celle de Bourcet, il n'y a pas d'ambiguïté sur la correspondance entre le sommet nommé « **Pointe des Verges** » et la « **montagne d'Oursine** », malgré l'interprétation de Paul Guillemin (note 9). Par rapport à la carte de Bourcet, le nom de la « **Pointe des Verges** » a été déplacé.
- ¹² Ainsi, Élie de Beaumont renvoie à « la carte du Haut-Dauphiné, par le général Bourcet. Elle se vend à Paris, chez Piquet ». « Pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans ». *Annales des mines*, t. V, 1834, p. 6.
- ¹³ La carte de Bourcet était une carte militaire détaillée d'une zone frontalière, donc secrète, la carte de Cassini était une carte civile qui ne devait pas interférer.
- ¹⁴ Sur les minutes de la feuille 151, on note toutefois Gironde et Gi R.
- ¹⁵ Paul Guillemin. *Le voyage de Dhellancourt en Oisans (1785)*. « Observations minéralogistes » par M. Dhellancourt, Grenoble, 1892.
- ¹⁶ Il commence par la montagne de l'Homme, qu'il appelle « **montagne de la Sure** », nom intéressant qui subsiste dans le **Torrent de la Seuire**, qui se prononce Sourre et qui veut dire source selon l'annotation de Paul Guillemin, p. 22. De façon générale, sa transcription des noms de lieux est très approximative.
- ¹⁷ Robert de Lamanon. *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et la montagne de Drouveire dans le Haut Dauphiné*, Paris, 1784. Son affirmation est fautive.
- ¹⁸ Après Guettard, qu'il avait d'ailleurs accompagné en 1875-1876.
- ¹⁹ Dominique Villars. « Précis d'un voyage à la Bérarde en Oisans... », 1786. Publié dans *l'Annuaire du Club alpin français*, Paris, 1886, p. 633 à 653.
- ²⁰ Élie de Beaumont. *Éloge historique de Jean Plana*. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences le 25 novembre 1872. Dans « Pour servir à l'histoire... », p. 19, il attribue à Plana et Carlini la mesure de l'altitude du Grand Pelvoux.
- ²¹ James D. Forbes. *Journal of excursions...*, p. 287.
- ²² Cime qu'il connaissait distinctement pour l'avoir déjà visée depuis la montagne de Lure en septembre 1924. « Alors les gens du Dauphiné prenaient pour le point dominant le Grand-Pelvoux. Durand ne s'y est jamais trompé, et sa première visée va droit au vrai sommet prééminent, à la « Pointe des Arsines », aux Écrins. » Henri Béraldi. *Balaïtous et Pelvoux*, 1907, réédition Collection Mémoires des Pyrénées, Rando éditions, 2004, p. 65.
- ²³ Colonel Louis Puissant. *Nouvelle description géométrique de la France*, 1^{re} partie, 1832, p. 548.
- ²⁴ Élie de Beaumont. « Pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans ». *Annales des mines*, t. V, 1834.
- ²⁵ *Op. cit.* p. 3.
- ²⁶ Ou encore des « **Hautes Alpes du Dauphiné** ».
- ²⁷ *Op. cit.* p. 5.
- ²⁸ *Op. cit.* p. 17.
- ²⁹ *Op. cit.* p. 18 et 19.
- ³⁰ J. H. Roussillon. *Guide du voyageur dans l'Oisans*, 1854. Réédition « L'Empreinte du Temps », PUG, 1979, p 7.
- ³¹ Forbes vient à la Bérarde aussi à la demande de Charles Lyell dans le cadre de sa controverse avec Élie de Beaumont sur le mécanisme de surrection des montagnes. Olivier Joseph, conférence, Vallouise, 27 juillet 2014 (*vers 1 h*).

-
- ³² James D. Forbes. *Journal of excursions in the high Alps of Dauphiné, Berne, and Savoy*. Edinburgh, 1853.
- ³³ Thomas Balivet. *Histoire générale du tourisme*. L'Harmattan, 2005, p.200.
- ³⁴ William Brockedon, F.R.S. *Illustrations of the passes of the Alps*.
- ³⁵ Jacques Perret. *Regards sur les Alpes*. Éditions du Mont-Blanc, 2011, p. 147.
- ³⁶ Michel Tailland. *Brockedon*. Éditions du Fournel, L'Argentière-la-Bessée, 2005, p. 6.
- ³⁷ *Op. cit.*, p. 199.
- ³⁸ *Op. cit.*, p. 2.
- ³⁹ Aristide Albert. *Essai descriptive sur l'Oisans*. Réédition « Le livre d'histoire », Res Universis, Paris, 1993, p. 31.
- ⁴⁰ James D. Forbes : « high Alps of Dauphiné », *op. cit.*, titre.
- ⁴¹ Élie de Beaumont. « Pour servir à l'histoire... », p. 3.
- ⁴² R. C. Nichols. *The passage of the Col de la tempe*, « Excursions in Dauphiné ». *Peaks, Passes, and Glaciers*. London, 1862. Vol. 2, p. 183-196.
- ⁴³ *Op. cit.*, p.187.
- ⁴⁴ *Op. cit.*, p.190 et 191.
- ⁴⁵ *Ibid.*
- ⁴⁶ *Op. cit.*, p.193.
- ⁴⁷ T. G. Bonney. (1) *The Val of St. Christophe and the Col de Sais* » in « Excursions in Dauphiné ». *Peaks, Passes, and Glaciers*. London, 1862. Vol. 2, p. 198-214. (2) *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*. London, 1865, p. 5-7.
- ⁴⁸ *Op. cit.*, p. 210.
- ⁴⁹ Whymper a relaté l'ascension du Pelvoux d'abord en 1862 dans *Peaks, Passes, and Glaciers*, puis en 1871, dans *Scrambles amongst the Alps*, traduit en français sous le titre *Escalades dans les Alpes*.
- (1) Edward Whymper. *The ascent of Mont Pelvoux* in « Excursions in Dauphiné ». *Peaks, Passes, and Glaciers*. London, 1862. Vol. 2, p. 222-236.
- (2) Edward Whymper. *Scrambles amongst the Alps*. 1871. Réédition National Geographical Society, 2002, Chap. II, p.21-47.
- (3) Edward Whymper. *Escalades dans les Alpes*. Réédition Éditions Alpage, 2012. Chap. II, p. 35-57.
- Les préambules au récit de l'ascension diffèrent substantiellement entre *Peaks, Passes, and Glaciers* et *Scrambles...* Le texte du premier publié en 1862 est conforme à l'état des connaissances topographiques à ce moment-là et détaille l'assertion erronée de Whymper concernant la position de la « **Pointe des Arcines** ou **des Écrins** » sur la crête du Pelvoux que celui-ci a enlevé de *Scrambles...* publié en 1871.
- ⁵⁰ Edward Whymper. *Escalades...*, p. 41.
- ⁵¹ Élie de Beaumont. « Pour servir à l'histoire... », planche I, fig 1. *Vue des montagnes qui entourent la Bérarde prise des environs de Guilestre*.
- ⁵² Edward Whymper. *Peaks, Passes, and Glaciers*, p. 247.
- ⁵³ *Op. cit.*, p. 243.
- ⁵⁴ *Op. cit.*, p. 249.
- ⁵⁵ *Op. cit.*, p. 251.
- ⁵⁶ Edward Whymper. *Scrambles...*, p. 38.
- ⁵⁷ Edward Whymper. *Peaks, Passes, and Glaciers*, p. 252.
- ⁵⁸ *Ibid.*
- ⁵⁹ Edward Whymper. *Scrambles...*, p. 42. Il précise en note dans la version française originale (1873), qu'il apprît plus tard « que M. M'Culloch avait constaté ce fait depuis longtemps auparavant, dans son *dictionnaire géographique* ».
- Dans son article sur la France, M. M'Culloch indique que : « *the culminating point in France belongs to the Alps, and is probably M. Olan, 4214 mètres (sic) or 13 825 ft. high ; next to which is the Pic-des-Ecrins, 13 468 ft. in elevation* ». Cette dernière altitude, 4105.1 mètres, est celle mesurée par le capitaine Durand depuis le sommet du Pelvoux. Donc en 1861, pour Whymper, le Pic des Écrins n'était pas le point culminant du massif, mais seulement celui du Pelvoux.
- JR. M'Culloch, *A Dictionary, Geographical, Statistical, and Historical, of various Countries, Places, and Principal Natural Objects in the World*, London, 1851, vol. I, p. 849.
- ⁶⁰ *Ibid.*
- ⁶¹ Edward Whymper. *Peaks, Passes, and Glaciers*, p. 251.

⁶² F. F. Tuckett. « The Alps of Dauphiné », *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, Vol. 7, No. 1 (1862 – 1863), p. 43-46.

⁶³ « Le débrouilleur des Écrins » ou le « débrouillé des Écrins » pour H. Béraldi (*Op. cit.*, p. 243).

⁶⁴ *Op. cit.*, p. 44-45.

⁶⁵ T. G. Bonney. *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*. London, 1865, p. 17-22.

⁶⁶ Je remercie Olivier Joseph qui a bien voulu me communiquer cet article.

⁶⁷ Georges Devin. « Pointe et Col des Écrins », *Annuaire du Club alpin français*, 1875, p. 155-172.

⁶⁸ André Francès. « Le patoisant au secours de l'étymologiste », *Nommer l'espace*, LMAR, 2-4/1997, p. 34.

⁶⁹ Pour les officiers géographes, la graphie est Écrins en 1832 dans la *Nouvelle description géométrique de la France* qui rend compte des mesures géodésiques effectuées. *Op. cit.*, p. 548.

⁷⁰ André Francès, *op. cit.*, p. 35.

⁷¹ Maurice Gidon. Communication écrite.

⁷² *Ibid.*

⁷³ André Francès, *op. cit.*, p. 35.